

Article

« Séance du 6 septembre 1967 à 15 heures (Président Guy Sylvestre) »

Guy Sylvestre

Études littéraires, vol. 1, n° 3, 1968, p. 335-360.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500037ar>

DOI: 10.7202/500037ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Séance du 6 septembre 1967, à 15 heures

PRÉSIDENT: GUY SYLVESTRE

GUY SYLVESTRE:

Je veux tout d'abord remercier les poètes distingués qui ont accepté notre invitation à se rencontrer sur cette « terre des hommes » et à participer à ce colloque au cours duquel ils discuteront de la situation et du rôle de la poésie dans ce monde en évolution dans lequel nous sommes jetés. Je leur souhaite la plus cordiale bienvenue; je formule le vœu que les nombreux échanges de vues, tant privés que publics, que cette rencontre permettra soient aussi intéressants et enrichissants pour eux que pour nous; je souhaite enfin qu'ils gardent de ces journées consacrées à la poésie des souvenirs heureux et durables.

L'Exposition universelle et internationale de Montréal a déjà fait à la poésie une large place, tant dans le cadre du Festival mondial des Arts que par les nombreuses et diverses initiatives prises par les commissaires des pavillons nationaux et autres. Longtemps avant que cette exposition n'ouvre ses portes, le commissaire général, M. Pierre Dupuy, a formulé le vœu qu'en sus de toutes ces manifestations particulières qu'il prévoyait, se tienne sur ces îles une réunion de poètes éminents, venant de toutes les parties du monde, au cours de laquelle ils discuteraient entre eux de la place que la poésie occupe dans leur vie et dans la nôtre. Cette rencontre est la réalisation de son vœu, et elle est vraiment mondiale puisqu'elle réunit et rapproche des poètes venant de toutes les parties du monde, tous interprètes de l'homme certes, mais aussi héritiers de cultures diverses et témoins de civilisations différentes. Nous ne sommes pas peu fiers d'avoir pu réunir pour cette rencontre des poètes distingués qui illustrent ici la poésie du Japon, de la Chine, de l'Inde, de l'Australie, du Liban, de Madagascar, de l'U.R.S.S., de la Pologne, de l'Allemagne, de la Belgique, de la France, de l'Angleterre, du Brésil, de la Guyane française, des États-Unis et du Canada. Nous sommes heureux d'accueillir aussi d'autres poètes, tant étrangers que canadiens, qui assistent à ce colloque qui, vous le voyez, attire tant d'amateurs de poésie.

Cette rencontre n'aurait pas été possible sans l'aide financière généreuse que le comité a reçue du Conseil des Arts du Canada,

de la Compagnie canadienne de l'Exposition universelle, du ministère des Affaires culturelles de Québec, de la Ville de Montréal et de l'U.N.E.S.C.O.

Communications

ANDRÉ FRÉNAUD (*France*):

Pour reprendre les termes du thème qui nous a été proposé: «Le poète et la terre des hommes», je lis ici le texte de l'argument: «comment se présente pour le poète le dialogue avec le monde présent et à venir? ou bien comme un officiant des nouveaux mythes sociaux, inspirant son peuple, sa race, son espèce [...] ou encore comme un individualiste protégeant l'humanité contre un conformisme stérile et contre les dogmatismes sociaux et scientifiques; créateur permanent, il pose à l'humanité de nouvelles interrogations et suscite de nouvelles inquiétudes». Ce sont les deux termes de cette alternative que je voudrais examiner.

Et d'abord, le poète comme «officiant des nouveaux mythes sociaux, inspirant son peuple, sa race, son espèce».

Rêvez, a dit Lénine, cité par Guillevic dans un exposé que vous ne connaissez pas encore. Je pense que peu d'hommes d'État ont été aussi sages que Lénine, dans cette circonstance du moins. L'homme d'État dirait plutôt au poète, s'il l'osait: *Voilà ce que vous devez rêver*. Et pas seulement l'homme d'État, mais tous les pouvoirs. Particulièrement, sans doute, les pouvoirs et les partis qui en tiennent pour l'ordre établi, parce que ceux-ci, moins encore que les autres, prennent intérêt, d'ordinaire, à *la poésie qui se fait*. (Et, en général, à tout ce qui se fait, et qui se fait toujours contre ce qui est établi, l'esprit étant négativité). Mais les mouvements, les partis qui préparent une subversion, ou du moins un profond changement à partir d'une nation, d'une race, d'une classe ou qui sont au pouvoir au nom de celles-ci et qui, étant au pouvoir, n'en ont pas fini pour autant, n'auront jamais fini de lutter pour réaliser l'espérance collective qu'ils portent.

Le poète peut se référer à l'un des partis qui acceptent l'ordre établi, en tant que citoyen, mais il est rare que ces partis trouvent beaucoup à le passionner en tant qu'il est poète.

Au contraire, il arrive souvent que le poète prenne fait et cause pour ceux qui sont privés, peuple, race, classe, et l'on peut comprendre pourquoi. La poésie est éveil, ouverture à l'au-delà de soi, palpitation fulgurante et précaire dans le mouvement du tout. À sa lumière, le poète reconnaît ce qu'il savait déjà, combien

chacun, combien lui-même est privé de l'essentiel, dénué, désirant, insatisfait comme un enfant malheureux.

À partir d'une telle expérience de la vie que la poésie, par contraste, rend plus tragique, le poète aura tendance à s'identifier à ceux qui souffrent — à chacun d'eux et à l'humaine espèce, à ceux aussi qui se trouvent privés d'un essentiel (peuples, races, classes, par exemple) et qui revendiquent. Le poète tendra à se reconnaître en eux et à participer à ce mouvement de libération qui le libérera lui aussi de son malheur, symboliquement, emportant sa propre affirmation à travers la proclamation de leur grief.

Cette attitude va dans le sens du mouvement de la poésie qui est éveil, je l'ai dit, dépassement de soi vers l'univers, et *catharsis*. Le poète se trouvera donc volontiers en communauté de lutte et d'espérance avec des collectivités en mouvement, soit qu'il leur appartienne et partage leur grief, soit que, ces collectivités se trouvant loin de lui, il épouse leur grief par identification et générosité.

Un semblable comportement me paraît être dans la ligne du poète. Mais quel rôle y jouera-t-il ? *Officiant des nouveaux mythes sociaux* ? Inspirateur ? C'est la première hypothèse proposée.

Appliqués aux poètes dans le monde d'aujourd'hui, ces mots paraissent d'emblée singulièrement ironiques et presque perfides.

Je reviens à la remarque faite tout à l'heure à propos du mot de Lénine. Dans quelle mesure reconnaîtra-t-on au poète la liberté de rêver, le droit de rêver pour les hommes ? C'est-à-dire, si je comprends bien l'intention de Lénine, si je la prends au sérieux, le droit donné au poète non pas seulement de fournir une compensation imaginaire à son malheur réel, quelque chose comme l'opium du peuple en somme, mais le droit de rêver le réel de demain, le droit de l'anticiper dans son *dit*.

En fait, il me semble que si le poète veut prendre part à la construction d'une terre des hommes, conforme au vœu du commun des hommes, le grand lieu commun de l'espérance, hommes fraternels les uns aux autres, chacun en accord avec soi et avec le monde, le poète, qui, dans son langage, fait un semblable rêve, qui imagine, qui prophétise et qui, dans mon hypothèse, se dévoue à une action et à une cause, risquera d'avoir un rôle malaisé.

Car les chefs politiques, les suprêmes militants d'une volonté de transformation se considéreront toujours comme de meilleurs médiateurs du peuple qu'il ne peut l'être lui, tout poète qu'il soit. Et parce que poète, précisément, personnage un peu embarrassant, un peu suspect, qu'il faudra apprivoiser ou soumettre.

Si la poésie fait problème aux chefs politiques, il reconnaîtront plus ou moins volontiers le poète sinon comme inspirateur (le mot est gros, ils répugneraient de le lui appliquer), mais comme conscience du peuple, grande conscience, objet d'une révérence particulière des masses et des dirigeants. Et ceux-ci, bien sûr, le reconnaîtront tel, seulement si le poète est d'accord avec eux, s'il approuve leurs mots d'ordre. Ainsi risque-t-il d'être moins le poète inspirateur qu'un poète inspiré.

Et s'il arrive que le mouvement sur lequel le poète a gagé l'espérance de l'avenir absolutise sa cause, si ce mouvement ne connaît plus qu'elle, devient dogmatiste, injuste, cruel, le poète risque d'être entraîné dans l'injustice et dans la cruauté. S'il tente de résister à l'entraînement, il n'y réussira pas toujours. Il pourra, par contre, réussir à surmonter très facilement, à la fin, ses scrupules et ses répugnances légitimes et arriver à se mettre au service d'un aveuglement.

Le poète risque de *préférer*, si j'ose dire, se mystifier que de voir clair.

Mais c'est un danger sur lequel, peut-être, j'insiste trop, parce que je réagis à ces problèmes comme peut le faire un enfant du Vieux Continent, où de semblables dangers, encourus par les poètes ces dernières décennies, nous ont donné une expérience qui nous obsède.

Je pense, d'autre part, qu'on ne tiendra jamais assez compte des conditions de temps et de lieu. De l'histoire qui se fait et qui n'est pas à la même heure, ici et là.

Récemment, dans une revue française, on a tenté d'établir un dialogue sur le rôle du poète à l'Ouest et à l'Est de l'Europe. Les poètes français interrogés ont fait le point brillamment de ce qu'on pourrait appeler, par analogie avec la science, la *recherche fondamentale* en poésie sans se demander si les conditions où se trouvaient les poètes étaient les mêmes dans les deux sociétés, si les poètes se trouvaient susceptibles de pouvoir faire les mêmes recherches. Par contre, le grand poète hongrois, Gyula Illyes, s'est étonné de ce que la liberté de découverte, qui est grande en Occident pour la littérature ne s'accompagnait pas chez le poète d'un sentiment de responsabilité à l'égard de la collectivité nationale et à l'égard de l'espèce humaine. La poésie lui paraît avoir besoin pour être intègre, pour être entière de deux ailes comme un oiseau, l'une étant la liberté, l'autre la responsabilité. Le propos d'Illyes donne à réfléchir, il est de nature, pour le moins, à préciser le débat sur le rôle du poète sur la terre des hommes.

Pour reprendre maintenant la première interrogation proposée : *Le poète officiant des nouveaux mythes sociaux, inspirant son peuple, sa race, son espèce*, il me paraît évident que semblable image est dépassée : le poète ne porte pas une couronne. Il n'est ni un roi-prêtre, ni un suprême militant.

S'il est vrai qu'il est fidèle à sa vocation, quand il reconnaît dans une cause où l'homme tente de réaliser un espoir qu'il croit juste, le poète aurait tort, pour autant, de se donner comme inspireur. Tout au plus, comme le propose Illyes, peut-il se reconnaître responsable dans une certaine mesure.

Il est vrai, l'une des conditions de la responsabilité, c'est l'autorité. Et que reste-t-il aujourd'hui dans nos sociétés d'un pouvoir qui fut reconnu au poète dans les époques anciennes, quand sa voix inspirée paraissait venir des dieux ? On peut dire, pour simplifier, *qu'il n'en reste pas absolument rien*.

Il est vrai que la voix du poète est encore reconnue aujourd'hui comme une certaine autorité morale. Il est vrai qu'elle est entendue, attendue, beaucoup plus dans certaines sociétés. Pourquoi l'est-elle davantage ici que là ? Et pourquoi l'est-elle encore ? ... Le sera-t-elle davantage ou moins demain ? Double, triple question sur laquelle il y aurait beaucoup à débattre.

Je dirai seulement que si le poète se reconnaît dans le malheur et dans l'espoir d'autrui, les hommes, de leur côté, n'ont pas perdu l'envie d'avoir recours à la parole du poète. Parole grave, parole de l'authentique. Il me semble que dans la mesure où ils l'entendent encore, ils ont tendance à lui faire confiance. Parole interrogante, interrogée ; peut-être parce qu'elle incarne la grande oscillation de l'homme et qu'il ne peut pas toujours différer entre le tragique, c'est-à-dire, en fin de compte, le sans remède, et l'espoir.

Si le poète donne quelque chose, il ne sait pas d'abord à qui. Pour l'ordinaire, il n'a pas de destinataire privilégié. Son lecteur, c'est celui qui, c'est n'importe qui, aimera l'entendre. Il donne à l'homme dans sa solitude, plutôt qu'il ne s'adresse d'abord au grand nombre. Il ne modifie pas ce qu'il dit parce qu'il veut plaire ou toucher. S'il veut faire entendre une parole authentique, il doit se faire indépendant de tout et de tous ; c'est à lui seul qu'il appartient de fixer dans quelle mesure il se reconnaît responsable.

La part de lui qu'il engage dans une espérance collective n'est pas la totalité de lui. Il y aura toujours un des moments de la vie où il s'intéressera plus à l'homme qu'il est (ou qu'il croit, ou qu'il veut ou qu'il ne veut pas être) qu'au peuple, à la classe, à la race. Et il préférera toujours l'œuvre poétique qu'il accomplit à une cause, si noble soit-elle. Il importe que le poète le sache.

La lucidité du poète, il en est redevable à ceux qui lui accordent leur confiance. Il ne doit pas les flatter plus qu'il ne doit se glorifier et se mystifier. La lucidité doit le rendre modeste et critique, plus à l'égard de lui-même que des autres.

On peut encore concevoir le poète dans son dialogue avec le monde présent, non plus comme inspirateur des nouveaux mythes sociaux, mais (je cite encore le texte de l'argument) comme « un individualiste protégeant l'humanité contre un conformisme stérile, et contre les dogmatismes sociaux et scientifiques; créateur permanent, il pose à l'humanité de nouvelles interrogations et suscite de nouvelles inquiétudes ».

Dans cette hypothèse, il n'est plus question d'être inspirateur et prêtre de nouveaux mythes. Plutôt, en face des productions mythiques des sociétés qui sont des réalisations imaginaires de désirs non satisfaits, réalisations auxquelles ceux qui les vivent accordent plus ou moins une valeur magique, comme en face des productions idéologiques qui seraient plutôt des justifications, des rationalisations des avantages acquis ou des conquêtes poursuivies, mythes et idéologies vite saisis par la suffisance, vite durcis en dogmes, en face aussi des fanfaronnades toujours possibles de la science, le poète représenterait au contraire un esprit de remise en question permanente.

Je suis plus près d'être d'accord avec cette seconde hypothèse.

L'expérience de la poésie, en effet, ou elle n'est rien, ou elle est l'expérience de l'éveil, imprévisible, sans cesse renouvelée, l'expérience d'une rupture des entraves et d'une ouverture au monde.

On comprend que l'expérience d'une telle action libératrice, d'un tel événement libérateur tende à devenir exemplaire dans l'esprit du poète et le porte à extrapoler, parfois dangereusement, en projetant le même sentiment d'évidence, l'évidence poétique, dit Paul Éluard, à d'autres domaines. C'est à ce moment que Paul Éluard, faisant bénéficier une option politique de l'évidence du poétique, écrit dans un de ses poèmes: « Je dis ce que je sais, ce que je crois, ce qui est vrai. » Propos, pour le moins, téméraire.

Je pense que, s'il évite de s'égarer par trop de témérité, s'il repousse un rôle trop glorieux dans l'ordre de l'action temporelle, qui lui fait courir le danger de se mystifier et de s'aliéner, il est possible au poète, avec l'autorité qu'on lui reconnaît, d'avoir un certain rôle. Non pas comme un officiant. Ou comme officier. Comme un berger. *L'homme est le berger de l'Être*, dit Heidegger. Entre tous les hommes, le poète. Le poète vigilant. Le poète qui n'oublie pas ce que tous croient perdu. Le poète dont c'est la

vocation propre d'être à l'écoute de ce que sera l'événement. Et qui étrangement sait, au moment où il l'invente dans sa voix, que ce qui était perdu, ce qui manque depuis toujours peut-être, et qui sera toujours à distance, non capté, est présent, pour autant qu'il peut l'être dans un objet qui chante et qu'il donne.

La création du poème, c'est l'annonce de la bonne nouvelle.

Mais l'expérience du poète comporte également cette part douloureuse que, son ouvrage une fois constitué, celui-ci ne laisse guère percevoir la profonde musique que le poète a cru d'abord entendre. Et de nouveau le poète se trouvera *délaissé*, un homme parmi les autres, parmi des contradictions sans remède, parmi le si-peu de la vie. La poésie le saisit tel qu'il se trouve, dans sa vie qui est sensiblement la même que celle de tous, et la sorte de dépassement qu'elle opère n'aura été qu'un passage, s'il est vrai qu'il en reste ce peuple d'objets plus ou moins chantants.

La poésie n'a pas su durablement *changer la vie*, contrairement à la promesse de Rimbaud, et le sentiment de notre *inhabileté fatale*, comme il le dit encore, est la seconde leçon que le poète peut tirer de l'expérience vécue de la poésie dans la vie d'un homme.

Mais la nouvelle expérience revient, c'est encore la première . . . La parole poétique refroidie et la vie quotidienne rétablie à travers notre agitation tâtonnante, dans ce qui peut paraître comme un monde désert, voici que soudainement, de nouveau tout s'écroule, tout s'écoule, dans le mouvement de la parole qui surgit. De nouveau le poète est celui qui se trouve à l'origine.

De la complexité de cette expérience, il me semble que le poète retient avant tout l'éveil, la joie d'être de l'éveil, la joie de l'ouverture à l'universel. Le recommencement. L'énergie du commencement. Les contradictions devenues comme des correspondances. La mise en œuvre d'un objet aux résonances infinies. Et après l'interruption *fatale*, à nouveau le surgissement neuf, encore une fois la naissance du monde dans la parole.

Le poète peut bien prêter son talent, s'il le peut, aux grands lieux communs sur lesquels tous les hommes de cœur peuvent se mettre d'accord : le meilleur équilibre entre l'homme et la société, la coopération internationale et l'assistance technique, la conquête de l'espace, la liberté des peuples, etc. Pourquoi pas ? Plus volontiers, je crois, il lui arrivera de donner sa voix aux mythes que la société, à travers ses tensions et ses mûes élabore : le monde, sa mort perpétuelle, sa naissance secrète, c'est l'affaire du poète, sans que pour autant il entende *officier* à quelque messe que ce soit. Son rôle n'est sans doute pas indispensable, mais il me paraît à la fois essentiel et marginal.

Le poète vigilant. Le poète gardien de l'authentique, de l'intègre. Et ainsi il apparaît qu'une de ses fonctions, comme il a été suggéré, c'est bien de protéger l'humanité contre les conformismes et les dogmatismes de toutes sortes. Il n'a pour ce faire qu'à se vouloir fidèle à ce que lui enseigne l'expérience de la poésie. Et plutôt que par une action tellement volontaire de sa part, c'est par le rayonnement de son ouvrage qu'il peut agir. Œuvre qui est faite pour être interrogée. Et c'est elle qui interroge, qui conteste, qui peut troubler dans leur satisfaction ceux qui abondent encore et toujours dans leur élan, aussi bien que ceux qui restent assurés de leur héritage. Œuvre forcément énigmatique et qui agit pour sa face négative. Oui, créateur permanent, et par cela, comme le Méphisto-phélès de *Faust*, « Celui qui toujours nie ».

En vérité, celui qui toujours naît est forcément celui qui toujours nie. On comprend pourquoi il est le négateur de ce qui cesse d'être vivant et authentique. Contre ce qui se fixe et qui se fige, contre celui qui conquiert et qui conserve sa conquête sans plus la contester et la réinventer, contre ceux qui s'affirment en s'absolutisant, contre celui qui s'oppose à l'autre en le méprisant, contre les complaisances extrêmes, contre toutes les formes de la dégradation de l'idéal, qu'il le veuille ou non, le poète, ou plus sûrement que lui, mieux que lui, l'œuvre du poète, à condition qu'il ne trahisse pas la poésie, peut agir, dans la société, comme peut faire une image fidèle avec rigueur et sans cesse contestée, renouvelée, de la Liberté.

JUDITH WRIGHT (*Australie*) :

Ladies and gentlemen, I must apologize again for having but one language. I feel that much honour has been done to a minor country, but with this apology, I will go on.

The question has been raised whether the poet can see himself as having a « mission » or a « duty to society » — a hypothetical future society supposedly to be moulded by what are called « positive major forces ». Without concerning myself with any examination of what these forces seem to imply (though I am perhaps not so happy about some of them), the notion of the poet as having any *social* duty seems to raise at once two questions: first, what is meant by society, and second, what is meant by poetry?

If we mean by « society » the organized group — the State or the nation (and this is what most people do mean) — we open the door at once, I think, to a somewhat vague generalization, to the

notion of society as the system rather than its individual persons. A duty to this kind of society must mean a duty to an organization; and any organization can, and historically most, if not all, do, end in rigidity, decay and destruction. While they exist, organizations are concerned with self-perpetuation and power; as such, they tend to become tools for men concerned with power-values, not with the values of love and life.

To such organizations, the poet can have no duty except that of affirming their opposites. I suspect all such generalizations as are implied in words like « society » — and as much for what they leave out, as for what they include. Whatever « mankind » may be, it contains more possibilities than can be embraced by any « society » that has yet existed. It is just these possibilities or potential existences which are the vital moving forces in growth and change, and in the continual creation of new forms of consciousness and art.

The poet may — as himself a vital creative force — serve these possibilities, and even help to shape and deliver them; but since they are of the nature of growth and change, he cannot lay down any blueprints for achieving them, or impose on them any already-existent form. His function is today no longer what it once was, when he was the sharer in a generally-accepted system of values and meanings, and equipped by his mastery of language to embody and celebrate them. On the contrary, it is to-day too often just « society » that is his mortal enemy, and the meaning and value that he seeks or knows is precisely what his « society » in its very nature has little room or use for. His hope then must lie, not in society, but rather in humanity, and in those human possibilities that « society » is often organized to exclude.

What I have said implies my own answer to the second question, « What is meant by poetry »? The change in the poet's role, over the past hundred years or more, has been from central to marginal, as Goethe foresaw. That change has accompanied the retreat from what Goethe called (to translate) « the exact concrete imagination », and the increase in analytical reason and material power. The values conferred by feeling, by the use of the imagination, have themselves become marginal, if not wholly denied, and society has been progressively alienated from « the truth which resides in the imagination and in a precise vision rather than in abstract formulae ». (I am quoting here from Erich Heller's essay on *Goethe and the Idea of Scientific Truth*.) The result is all too truly that « all searches, discoveries and inventions [...] spend themselves in the vain and desperate fidgetings of the good intention to make Hell a better place to live in ».

So it happens that much poetry today amounts either to a more or less minute description of our reaction to Hell, or to a turning inward for reassurance that Hell is not all that is possible. Inward, because now that Heaven is impossible, we are left with nothing else, except Hell. Yet there have been other enterprises undertaken by poets in recent years: and I think of two Australian poets, both now dead, who epitomise a couple. One accepted Hell as the only proper place to live in, indeed never noticed that he was living there, because he was so wholeheartedly in co-operation with some of its more persuasive presiding figures. The other had a different vision, which I shall try to explain when I come to it.

The first, Bernard O'Dowd, was above all a rational optimist. He began from a purely pragmatist, almost Godwinian, democratic humanism, and included in it a delighted acceptance of the Nietzschean Eternal Recurrence — that frightening vision which helped to drive Nietzsche out of his wits, but which held no terrors at all for O'Dowd. Being also an Irishman and a romantic, he had to find a place in the melting-pot of values for the poet. He chose to place him in the very centre, as Society's willing mythmaker and the conscious inventor and destroyer of all gods and values. He was to embrace the onward march of Democracy and rationalism, and to co-operate with Science and Reason by translating their verdicts into the poetic vernacular. O'Dowd himself, who had been until his thirties a radical journalist, turned his mind to verse in order to become one of the new Poet-Leaders, and set to work to write books of verses which were intended to form the first — and above all Australian, new mythology for the newly liberated society. Unfortunately they are now almost unreadable: but in their time they were welcomed by the young radical movement in Australia with passionate enthusiasm. There is not much left to-day of the kind of faith and devotion, the kind of high-minded rhetoric, with which O'Dowd attacked the problem of destroying all old values and making a wholly new set; for though the old values are certainly gone, they have not made way for anything newer than Nothing itself.

Unlike O'Dowd, the second poet, John Shaw Neilson, was almost without academic education. For the most part of his life he worked as a farm-labourer and quarryman, and theoretical discussion was non-existent in his life. He happened, however, to be naturally a poet, and the apparent simplicity of his poems turns out on examination to be a good deal subtler than it looks. Neilson also saw the poet's role as indispensable, but he saw it very differently from O'Dowd. To Neilson the poet is the eternal affirmer of life and creation against the forces of death and destruction, the

voice of « all beauty folly-fed », the lover who sings for « sweet-hearts and fools who have the best of day ». He is to tune his poetry to the incredibly fragile beginnings of creation, to spring and the irrational resurgence of life; but Neilson sets this resurgence against its proper background, the dark season of winter and death, which he knew very well was abroad.

Moreover, for Neilson the poet is always a rebel and outsider in the geometrical and lifeless stone and steel of the rational city of buying and selling. He hated the literal and material city with actual physical distress. So far from being the servant of a rational scientific society, the poet is for Neilson as irrational by nature as Love itself, in a world which has no reasonable use of poetry.

**He tells me the paramount treason;
His words have the resolute ring:
Away with the homage to Reason!
We live by the folly of Spring!**

The kind of Reason Neilson was thinking of, of course, is also the kind that Goethe feared, the kind that leaves out of all account whatever it cannot account for, and gives us no more than a Nothing But. For that kind of reason, questions of meaning and value are meaningless and valueless and that cannot be fed into a computer is worth no regard. There are other kinds of reason, of course; but we are tending to lose track of them; and even then there may be none that can take proper account of the plain fact that « we live by the folly of Spring ». Only poetry can properly do that; and I suggest, with Neilson, that that is finally what the poet is for. It is also what a great deal of poetry, even to-day, is actually about; and it is a fact that may help us to keep ourselves in focus and proportion, being a good remedy against pride and over-earnestness of mind.

Moreover, it is a theme that is as flexible as life itself, and as dateless. We can imagine a world, now, in which all human and other life might begin in test-tubes, and even the sun itself might run in human harness—but we will be no nearer then to the solution of the final puzzle of the existence of life and the sun, and we will still have to live with the reality of death, and it is to be hoped, of love as well. Otherwise we will not really be alive. The real danger to our humanity lies in our propensity to forget this final truth about ourselves, taking refuge from it in humorless self-glorification and a purblind notion of empiricism, so that we dare

not look outside the human anthill for fear of being dazzled or blinded.

This is the denial of life which Neilson detested and symbolized under the name of Stony Town: the « hard town that buys and sells and buys », and « follows no curve, but the straight line and the square ». If Stony Town is what man finally decides he wants, then poetry is clearly done for, and any writer, to survive, can only be an ill-paid servant of whatever systems it is currently imposing, a hired priest who obediently sings its praises. But I think that certain safeguards are built into us which will prevent its final triumph, though perhaps only at great cost.

Meanwhile, whatever kind of world we may be moving into, I think the poet's place in it will remain the same. As long as he continues to exist, he must affirm « the folly of Spring » and remain the adversary of Stony Town, or Hell. He must be the always-uncomfortable reminder that a truth does reside in the imagination that cannot be comprehended in abstract formulae.

This was not always the poet's proper function, and one can imagine communities in which it would not be necessary in the future; but that would be to anticipate the end of Stony Town. As long as it remains the present city of man, the poet cannot escape his lonely job.

CZESLAW MILOSZ (*né en Pologne, résidant aux États-Unis*) :

Mesdames, messieurs. J'ai préparé quelques points que je voudrais vous soumettre. *Le premier point*: le poète était autrefois un homme possédant le don de la parole. Il se peut bien qu'aujourd'hui son œuvre consiste aussi de silences. Ces silences l'accusent ou l'honorent, car qui garderait la conscience tranquille s'il ne protestait pas contre la torture infligée par l'homme à l'homme? D'autre part, comment peut-on ouvrir la bouche si la fonction de la parole devient de plus en plus celle du brouillage. Des mots vénérables dépérissent ou se vident de sens, dès qu'ils sont utilisés par les *mass media* pour maintenir la grande confusion. Là où on veut communiquer notre foi en l'avenir, le vocabulaire offre des mots pervers et ne semble s'enrichir que là où l'on s'abandonne aux malédictions et aux ricanements.

Deuxième point: Pourtant, j'ouvre ma bouche ici et par ce fait même, j'assume la contradiction. Mais je ne veux pas être intelligent car on a dit, sur la poésie de notre temps, trop de choses intelligentes qui n'ont eu d'autre effet que de lui ôter son appui sur le réel. Je pars de mon expérience, de ce que j'ai touché. J'avais

vingt ans quand ce que j'observais autour de moi me forçait à lire avec effroi cette parole du prophète Ézéchiël « Voici la fin. La fin vient sur les quatre extrémités de la terre. Maintenant, la fin vient sur toi. » Puis vint l'accomplissement et une poésie d'horreur, de révolte, de pitié, une poésie qui m'était arrachée par les circonstances historiques. C'était il y a longtemps, et l'agonie subie par des millions d'Européens est cendre. Mais je n'envie rien aux poètes qui ont vingt ans aujourd'hui, même si cette fin du monde que j'ai vécue me rend un peu sceptique quant à l'attente renouvelée d'une catastrophe qui signifierait la fin de l'espèce humaine. Le jeune poète, de nos jours, est notre successeur dans la méfiance. Dans l'ordre établi, il voit peu de promesses de croissance harmonieuse. Quand il juge ceux dont dépendent les destinées de son pays, et souvent de l'humanité entière, il ne trouve en eux que de la déraison ou de la ruse d'ordre plutôt honteux. Comme à son prédécesseur d'avant la deuxième guerre mondiale, il lui paraît que face à un mécanisme aveugle on n'a de choix qu'entre une action d'avance vouée à l'échec et une retraite dans une sphère de vie privée le plus loin possible du social et de l'historique.

Troisième point : On a écrit beaucoup sur la folie des poètes et notre époque a accompli ce que conseillait Platon, car les poètes sont souvent chassés de la République en tant que démoralisateurs de la jeunesse. Je maintiens pourtant que le poète est un être éminemment raisonnable. La poésie est énergie. Or, il y a dans l'univers une complicité mystérieuse entre l'énergie, le mouvement, la raison, la vie et la santé. (C'est une profession de foi.) Optimistes ou pessimistes, les poèmes sont toujours écrits contre la mort, et je crois que l'unique raison d'être du poète est d'ouvrir à celui qui le lit, une dimension qui rend l'affaire de vivre plus passionnante. Si le poète a souvent l'air d'être fou, c'est qu'il a vu trop de rois nommés hommes d'État, chefs des nations, à qui on a obéi, qu'on a adorés, devant lesquels on a tremblé, et qui se sont avérés n'être que de pauvres bougres pris dans un engrenage, ou bien des dérangés et des bourreaux. Peu importe si un poète donné a été témoin d'un tel renversement. Chaque poète est héritier d'un savoir plus durable qu'une vie humaine. Donc il ne peut pas être aimé des gens que cette espèce de savoir offense et qui se sentent visés.

Quatrième point : La vocation du poète n'est pas l'éloquence de la tribune. Il n'est ni un leader du peuple ni un officiant des mythes sociaux, ni un inventeur de slogans, ni un joueur de clairon avant la bataille. Je parle en tant qu'auteur d'un certain nombre de poèmes de résistance à circulation clandestine. En les écrivant, j'avais le sentiment de subir un viol. J'étais violé par ma colère, ma com-

passion ou mon patriotisme. Je n'ai pas honte, mais je connais le prix. Combien de ceux qui ont été applaudis pour leurs poèmes engagés, les employaient pour esquiver, pour fuir les énigmes de leur vie personnelle? Le vrai domaine du poète, c'est la contemplation. Il n'est pas vrai que la contemplation, en dirigeant l'homme vers les vérités éternelles, vers ce qui ne change pas, le détourne de ses engagements terrestres. Le sujet de la contemplation est toute la réalité humaine qui, quoique soumise aux nécessités immuables de l'amour et de la mort n'est pas, néanmoins, soumise à la loi de l'éternelle répétition. Elle est toujours, chaque année, chaque mois, nouvelle et innommée. La contemplation dont je parle mène à la tentative de saisir, à travers les transformations constantes d'une langue, cette tension insolite entre l'immuable et le changeant. La poésie qui ne tient pas compte de ce caractère double de notre expérience s'enferme dans de faux dilemmes. Par exemple, elle oppose l'individuel au collectif, ou vice versa. En se penchant vers l'immuable, elle est menacée d'académisme. Un sursaut de remords la jette dans des thèmes sociaux et politiques, et là, elle est menacée d'hystérie.

Cinquième point: L'unification de notre planète progresse, malgré et à travers des antagonismes insurmontables. La poésie absorbe et transforme tout ce qui a été créé par l'imagination des différents peuples et les différentes époques. Mais les difficultés de communication sont énormes, car un langage poétique accepté dans une société est à peine compréhensible dans une autre, à cause des niveaux non parallèles de rhétorique. Certaines formes d'expression, qui ne sont qu'une rhétorique vide, pour un milieu humain donné, gardent toute leur fraîcheur dans un autre milieu, touché avec retard par le grand branle-bas de notre siècle. Aussi, au sein de la même société, de nombreux groupes emploient un langage compréhensible seulement aux initiés, et invoquent la tradition au moins centenaire de l'avant-garde. Le phénomène de la bohème, qui paraissait typique de la société bourgeoise du XIX^e siècle, prend une envergure inattendue dans beaucoup de pays. Il serait, sans doute, erroné d'accepter ce phénomène comme appartenant depuis assez longtemps à la nature des choses, plutôt que d'essayer d'en pénétrer la signification. Peut-être la clé de l'énigme de notre temps se cache là — ce qui est inquiétant, c'est cette distance qui sépare un poète des milieux soi-disant initiés et la masse vouée à un niveau de pensée trop simpliste.

Sixième point: Il est presque impossible d'aborder le sujet de la poésie d'aujourd'hui sans mentionner l'exil. L'exil est une condition du poète contemporain, qu'il habite son pays d'origine ou

l'étranger, car presque toujours il est déraciné, arraché à un petit univers familier de coutumes et de croyances qu'il avait connues dans son enfance. L'exil n'est, en soi, ni bon ni mauvais. Il ne serait que falsifié par des gestes romantiques et pathétiques. Il doit être simplement assumé, et tout dépend de ce qu'on peut réussir à en tirer. En tout cas, il faut écarter la légende d'après laquelle un poète dépourvu de la mystique du sol natal est frappé d'impuissance. L'idée porte l'empreinte des civilisations rurales qui, malheureusement ou heureusement, sont en train de disparaître.

Septième et dernier point : Je gagne ma vie en enseignant à l'Université une discipline qui est probablement plus éloignée de la poésie que ne le sont les mathématiques ou la physique, notamment l'histoire de la littérature. Il existe une tendance à placer dans la même maison les poètes, les historiens et les spécialistes des théories littéraires. L'alliance de tous les *literati* est de longue date. Aujourd'hui elle semble être renforcée par une peur commune de la machine, au sens littéral et figuré. Mais on ne doit pas oublier les dégâts infligés à la poésie par l'ingéniosité des auteurs de dissertations doctorales. Les intérêts des créateurs et des commentateurs sont divergents. On sait que les jouets se portent mal dans les mains des garçons trop curieux qui les éventrent. Mélangeant la théorie et la pratique, stérilisé par sa crainte de paraître insuffisamment raffiné, le poète contemporain aurait peut-être le droit de se demander s'il ne s'est pas laissé entraîner dans une alliance douteuse. Il est probable que tandis que les professeurs des humanités passent leur temps à déplorer l'effritement de la tradition humaniste, le poète se voit moins vulnérable et plus doué à humaniser un monde modelé par la technologie.

Discussion

PIERRE EMMANUEL (*France*) :

Ce qui me frappe, c'est d'abord la difficulté que nous avons à commencer la discussion. C'est peut-être parce que le sujet devant lequel nous nous trouvons est trop vaste pour que nous puissions le cerner tout entier, mais puisqu'il faut bien que quelqu'un se dévoue, je commencerai. Je dirai combien j'ai été frappé par l'exposé de Milosz. De cet exposé je voudrais reprendre deux idées, mais d'abord reprendre un mot qui me paraît très important et qu'il n'a pas dit à propos de la poésie, mais qu'il a prononcé en faisant allusion à sa propre expérience, et par référence à la Bible : c'est le mot de « prophétie ». Et je voudrais également

souligner ce qu'il a dit au sujet de la parole. Il a commencé en se demandant si l'homme moderne, et le poète même, ne se trouvaient pas dans une espèce de désert de la parole ou de brouillage qui aurait remplacé la parole. Je crois que, pour ma part, finalement est poète tout être humain qui a souci de la parole humaine et qui croit en elle. Aujourd'hui, même le problème du langage humain est examiné par des spécialistes, et souvent de telle sorte que le sol se dérobe sous nos pieds. Mais nous savons très bien quelle importance a pour nous le fait de parler à l'autre, et d'utiliser certains mots que nous chargeons d'une signification, d'une sorte d'aura de sensibilité, d'affectivité, de spiritualité qui en fait le lieu de notre communication, notre patrie commune. Je pense donc que marquer ce souci de la parole, particulièrement vigilant chez le poète par le fait même de son acte créateur, mais qui doit l'être aussi, et qui l'est, en fait, chez tous les hommes ayant le sentiment de certaines grandes valeurs humaines, est l'une des premières choses qu'il fallait faire, et je suis heureux que Milosz l'ait fait.

La seconde idée qui me paraît importante, c'est l'idée de prophétie. Quand j'étais enfant, j'aimais beaucoup une image que l'on trouvait dans les livres d'histoire, cette image du Gaulois qui, quand il voulait écouter le pas des légions romaines, collait l'oreille à la terre pour savoir si des cavaliers se rapprochaient. Cette image me paraît encore très valable pour nous tous. Nous sommes des gens qui collons, ou essayons de coller l'oreille à la terre pour savoir ce qui va arriver, et je ne pense pas que cette fonction soit perdue, cette intuition particulière qui a trait à la fois à l'histoire et à une espèce d'au-delà de l'histoire, qui est notre destin commun, notre destin en tant qu'humanité. Simplement, quand nous collons l'oreille à la terre, nous n'entendons, malheureusement, pas seulement le pas des chevaux ; nous entendons toutes sortes d'autres bruits, et, finalement, nous n'entendons rien du tout. Il est donc devenu très difficile de prophétiser en ce sens-là. Il était plus facile, par exemple, de prophétiser dans les grandes périodes de crises historiques où il semblait que l'âme populaire tout entière était secouée d'une espèce d'attente, d'espoir, de colère que les poètes partageaient. Je ne suis pas tout à fait de l'avis de Milosz quand il dit que certains poèmes dits « de résistance » étaient pour nous, une manière d'échapper à notre problématique propre. Je pense qu'en fait ils approfondissaient celle-ci, et qu'ils nous faisaient toucher à quelque chose qui dépassait de beaucoup l'événement immédiat dans lequel nous étions emportés. Ils nous montraient certaines constantes que l'on pourrait dire mythiques, de l'histoire humaine, par exemple la figure du tyran, ou celle d'un monde totalitaire, image tenant à la

fois au monde de l'esprit et à celui de la réalité viscérale. Je crois que cela reste encore possible et que nous sommes toujours des hommes l'oreille collée à la terre, des hommes pour lesquels l'histoire humaine est un résonateur. Quelque chose se passe qu'il est constamment possible de détecter d'une certaine manière. Non pas nécessairement d'une manière superficielle et banale, mais plus profondément et comme dans le lointain, et à distance. Je suis persuadé qu'aujourd'hui en particulier, où l'histoire qui se fait est très confuse, très diverse, très désaccordée, une certaine faculté d'attention mystérieuse qui demande du silence et aussi une certaine distance par rapport à l'événement immédiat, nous mettra peut-être en rapport avec des inquiétudes, des rêves, des prémonitions dont l'homme moderne sent très bien qu'elles sont en lui, même s'il ne peut pas encore les caractériser et les analyser parfaitement. C'est ici, à nous, de créer le système d'images convenable pour que ces prémonitions résonnent dans l'oreille de plusieurs, peut-être dans l'oreille de beaucoup. Et je ne suis pas éloigné de croire qu'un certain théâtre, qu'une certaine forme de poésie de type beaucoup plus populaire, au sens plus profond que nous ne l'avons imaginé jusqu'ici ne puisse jouer ce rôle. Je crois aussi qu'une simplification de notre langage, l'abandon de ce goût moderne que nous avons pour l'énigme fabriquée afin de retrouver la grande source énigmatique, les lieux profonds de notre parole, ne soit pour nous, finalement, non seulement un salut lointain, mais un exercice quotidien qui pourra peser sur notre poésie et la transformer aux dimensions d'une attente qui est celle de l'homme d'aujourd'hui. Merci.

IRVING LAYTON (*Canada*) :

I am a bit uneasy, really, because I am trying to put together the two very different worlds of the poet, as I have known him, private, singular, loving his solitude and writing his poems out of that solitude, out of a deep privacy, and this public gathering. Of hand, I don't really see the connection between the two, although, on faith I'll take it that there is some connection. But nevertheless, I become very uneasy when poets are asked to meet together in an assembly. I believe this is the first international assembly of poets since Homer's times, and I don't suppose anyone was held even in his time. So this makes it the first important occasion where poets have gotten together.

The other thing that makes me profoundly uneasy is to hear all the wonderful things that are said about poets. Now I have cause to enjoy hearing these things it's very flattering, but I feel almost as

if I were at a funeral, when nice things are said about the deceased. And you can't take any issue, of course, with all the fine things, but it does arouse a sense of anxiety in myself. Now I am not going to quarrel by any means with the very fine and very eloquent and very moving things that have been said today about the poets and about the place of poetry. I don't think anybody is going to dispute them either unless he has a great deal of courage. And the poets themselves are going to nod their heads in full agreement.

But I hope we get beyond this and don't enter into a Mutual Admiration Society such as you might find among Kiwanians or Rotarians and salesmen of various kinds, and really address ourselves to the important issues of our time and what the poet can say about them. Somebody has talked about conformity, and very eloquently so, and has said that the poet is opposed at all times to conformity and dogmatism, and that he expresses the full vitality and living centre of the individual soul. I don't know whether he used the word « soul » but if he didn't, he ought to. It's a good word. Let's say the Self, that is the passionate complete human being and that when a man writes he is expressing himself as fully as he possibly can. Then, and when he is in the arms of beautiful woman, I suppose are the two greatest and most fulfilling experiences that a man can have, or when he is at prayer.

These are the three occasions when he is mostly himself, most vital, and this is what poetry is all about. Find other words if you wish. Good, bad or indifferent but this is what you are saying. Poetry is prayer, poetry is love and poetry is solitude. Well, I am breaking into the bad habit that I have just talked about before, and I am saying nice things about poetry. But what are the forces that are high pressuring us into the kind of existence whereby it is no longer possible to be an individual?

I speak in the shadow of the terrible tragedy which has overwhelmed writers in Poland, the Soviet Union and now in Czecho-Slovakia. I do not know how many of you have seen the letter which was smuggled out of Czecho-Slovakia which was signed by 138 writers, poets, playwrights and intellectuals complaining of the horrible dictatorship that exists there and how it suppresses the freedom of the poet to express his vision of the world, of society, of the universe as he sees it.

Now this is one of the questions that we ought to address ourselves in the coming sessions. Also to the fact that although everybody agrees that nice things can be said about poetry and about poets, and everybody admits that it does wonderful things and is about the best energizing tonic that we know, and doesn't cost

very much really (if you can't afford the book, you can always pick it up at the library) the point is that very few people read the stuff very few people are really interested in poetry.

Let's be quite frank about it. Look about you, compare the audience here with the audiences elsewhere, and you see the great contrast. Now what are we going to do about that? How can we close the gap between the poet that we all extol and the indifference that exists in our hands to the miracles and splendours which the poet is only too willing to scatter about him. These are some of the issues which I would like to see taken up in the coming sessions. Thank you very much.

HANS EGON HOLTHUSEN (*Allemagne de l'Ouest*) :

Unfortunately, neither the English language nor the French language is my native language and, therefore, it may be that I didn't understand all what has been said. I would like to ask Mr. Frénaud, maybe if he likes, to elaborate a little bit about his special peculiar relationship between, maybe, the political idea of freedom and progress and the poet's function in this fight for freedom and progress. The name of Lenine was mentioned several times and it came to my mind that Lenine once read the famous poem of Maïakowski, *Hundred and fifty Millions*. It seems to us today that this poem expresses the *furor*, the *pathos*, the enthusiasm of the Russian people at the moment of Revolution better than any other poem which was written at the time. And when Lenine read it, he said he dictated that only fifteen hundred copies of this poem should be distributed for, as he expressed it, libraries and confused people, or cranks. Because Lenine didn't think that this was a very good poem. Like Marx he was very conservative in his taste, so I asked myself if I think of this little anecdote, whether there might be a problem of understanding between the *homo politicus* and the poet, whether there may be a difference if the word « freedom » is found in a poem or if the same word « freedom » is found on a wall. If not, there is a kind of credibility gap between the poem and the political practitioner. Maybe you can make another few remarks, Mr. Frénaud.

ANDRÉ FRÉNAUD :

Non seulement j'ai cette infirmité de ne pas connaître la langue anglaise, mais j'ai mal entendu la traduction, mon appareil ne fonctionnant pas parfaitement. Aussi la réponse que je vais faire à

M. Holthusen risque de ne pas s'enchaîner bien avec ses remarques.

Il me semble que l'on peut comprendre son propos comme une mise en garde contre le danger d'identifier la liberté concrète, l'instinct et le désir de liberté avec une idéologie de la Liberté impliquant un contenu dynamique, avec une face autoritaire et un pouvoir contraignant. Celle dont on dit « qu'il n'y a pas de liberté contre la Liberté ».

Je ne peux que répondre que j'aperçois ce danger avec lui, comme je crois l'avoir marqué dans mon exposé. D'une manière générale je suis très préoccupé du danger d'automystification que court le poète qui s'engage dans une action politique.

GEORGES-EMMANUEL CLANCIER (*France*) :

Je pense que la difficulté que nous avons vu naître tout à l'heure ne provenait peut-être pas seulement des difficultés d'audition mais que nous avons touché là à une ambiguïté qui me semble fatalement s'exercer dès que des hommes se groupent et veulent parler le même langage, et surtout parler de poésie.

On fait (je crois d'ailleurs que c'est un mouvement très naturel) comme si le poète dont nous parlons était, disons, un intellectuel comme les autres, un écrivain comme les autres ; et il est vrai que le poète est un homme comme les autres, et qu'il est aussi un intellectuel parmi les intellectuels, un homme de langage. Mais comme dirait M. de La Palisse, il est d'abord un poète : c'est-à-dire quelqu'un qui *fait*, qui *crée* des poèmes — le mot poème pouvant être, évidemment, pris dans son sens le plus large. Ceci implique que si le poète est digne de ce nom, lorsqu'il écrit, par exemple, le mot « liberté » dans un poème, ce mot n'aura pas le même sens que si c'est un journaliste ou un politicien qui emploie ce même mot, parce que le mot « liberté » pris dans l'acte créateur qui tend à aboutir au poème, représentera beaucoup plus que la liberté momentanée, partielle, partiale, de tel ou tel homme politique, ou journaliste, ou intellectuel de bonne foi d'ailleurs. Il faut que nous rappelions ici que, si le poète doit être un citoyen comme tous les autres — et, dans ce sens-là, il doit participer au monde d'aujourd'hui, il doit souffrir et lutter avec les autres hommes, qui sont hommes de son temps — il est nécessaire, en outre, qu'il ait toujours à cœur d'accomplir sa mission fondamentale de créateur d'un chant et d'une vision poétiques, mission qu'aucun autre citoyen, aucun autre intellectuel ne peut remplir à sa place.

Dans le monde actuel (qui n'est pas à mes yeux si nouveau qu'on le dit, car, après tout, par exemple, la conquête de l'espace n'est rien d'autre que le prolongement naturel de la conquête du globe par l'homme et le monde du XIX^e siècle a enfanté le monde de ce jour), on doit attendre d'abord du poète qu'il soit fidèle à sa mission. Certes, qu'il réagisse avec les hommes de son temps, en tant qu'homme et en tant que citoyen, mais, surtout, qu'il n'oublie pas qu'il a ce don, cette chance ou cette malchance, d'être un poète, c'est-à-dire un homme qui est dans un rapport particulier avec son langage, un homme qui doit essayer de retrouver en lui une sorte de sens sacré du langage. Si le poète, en tant qu'homme et citoyen, doit se battre avec les autres pour que l'homme accède à un monde d'où la faim, l'injustice, l'angoisse soient bannies, d'où soit bannie également la menace d'un meurtre collectif, apocalyptique, il doit aussi être celui qui sait et qui rappelle que dans un monde où la faim du pain serait comblée comme le serait la faim de la paix, il resterait cependant au cœur de l'homme une autre faim profonde que seule la poésie pourra combler.

Je crois qu'il faut essayer, ici, de penser à cela, sinon, prisonniers d'une ambiguïté, nous continuerons à parler de l'homme, du citoyen, de l'intellectuel en oubliant ce que le poète a de spécifique et d'irremplaçable.

EUGÈNE GUILLEVIC (*France*) :

J'interviens pour essayer de préciser les choses. Je croyais avoir bien compris ce qu'avait dit Frénaud, et je n'ai rien à reprendre à ce qu'il a dit sur la liberté. Mais M. Holthusen a posé une question qui me paraît non seulement intéressante, mais très importante. Je crois avoir compris — je vais vous dire ce que j'ai compris. Il va me dire si c'est ça. Et si tous on comprend la même chose.

C'est subtil, pas si facile. Alors, je vais commencer par une anecdote. Aragon a publié je ne sais plus exactement quand, vers 1930, un poème qui s'appelait *Front Rouge* où il y avait les vers suivants :

Feu sur Léon Blum,
Feu sur les chiens savants
de la Social-démocratie

Aragon a été poursuivi par les juges pour incitation au meurtre. Les surréalistes, Breton, ont dit : « Mais, pas du tout, pas du tout ; il s'agit d'un poème ». Il s'agit d'un poème, donc ceci ne doit pas

être pris comme si c'était un article. Ceci s'inscrit dans le domaine particulier du poème, et ne tend pas à l'action ». À quoi Romain Rolland a dit, et à mon avis à juste titre : « Le poète est aussi responsable qu'un autre, et quand il dit < Feu sur Léon Blum >, cela veut dire : < Tirez sur Léon Blum > ». Quand nous disons « feu », c'est feu, et écrire dans un poème ou sur un mur, c'est la même chose.

Alors, si vous le voulez, je vous raconterai une petite anecdote plus drôle qui illustre la même chose. Je ne nommerai pas ce poète, qui est un poète français et qui était réputé pour son avarice. Mais un jour, j'étais près de lui à une réception, et il félicitait une jeune femme sur son chapeau. C'était un turban. Et il disait à l'autre : « Vous devriez aussi vous faire un turban ». L'autre dit : « Mais, je n'ai pas l'argent ». — « Je vous paye le tissu ». Alors, moi le connaissant, j'ai pris un papier et j'ai écrit « Je soussigné X m'engage à payer, etc. ». Le poète a signé, et il a mis, au dessus : « POÈME ». Alors, je crois que c'est ça, la question de Holthusen. Quand le poète dont je parle a marqué « poème », il voulait dire : « Je ne m'engage pas ». Eh bien, je crois que nous serons tous d'accord ici pour adopter une attitude contraire, pour affirmer que le poème engage.

PIERRE BOURGEOIS (*Belgique*) :

Pas deux sans trois. Je crois que je vais encore devoir me mêler un peu de l'intervention de notre camarade allemand, parce que le problème qu'il a soulevé est extrêmement bouleversant. Il a rappelé le fait que le poème de Maïakovski, *Cent Cinquante Millions*, qui nous paraissait l'expression la plus complète de l'idéalisme révolutionnaire soviétique avait été tellement peu apprécié par Lénine, qui est l'homme de la conscience soviétique, que Lénine avait désiré simplement limiter le plus possible les dégâts du poème *Cent Cinquante Millions* en ne le réservant qu'à 1,500 lecteurs. Bien, je crois que, nécessairement, il y a entre le politique et le poétique une différence de dialogue. Et ça n'enlève rien ni à Lénine, ni à Maïakovski. Pour nous, Maïakovski demeure celui qui nous a aidés à admirer l'élan révolutionnaire de la Russie soviétique, même contre Lénine. C'est une question de langage. Et on n'en arrivera jamais à pouvoir concilier exactement la compréhension d'un politique et d'un poétique.

Et je voudrais aussi intervenir pour relever un détail qui m'a fort frappé dans l'intervention de Milosz. Milosz considère comme tout à fait naturel que le poète épris de bouleversement intérieur

aille vers l'académisme, tandis que le poète engagé, au contraire, va vers l'hystérie. Eh bien, pour moi, la situation est exactement inverse. Les poètes qui se préoccupent des valeurs éternelles de l'amour, de la tendresse, de l'expression profonde de leur humanité ont une tendance à aller même jusqu'à l'éclatement du langage pour être fidèles à leur impression, pour être fidèles à leur sensation. et les poètes qui s'engagent ont une tendance d'aller, pour employer un terme très précis, vers le réalisme socialiste dans un sens, c'est-à-dire vers un art pompier. Donc, je voudrais que Milosz nous dise en vertu de quelle expérience il croit, dans quelle littérature la littérature subjective, lyrique a une tendance à aller vers l'académisme, tandis que la littérature poétique a une tendance d'aller vers l'expression violente, intense, en dehors de l'académisme.

CZESLAW MILOSZ:

Au sujet de l'académisme et de l'hystérie, c'est l'expérience personnelle, c'est l'expérience d'un pays, peut-être (je fais une allusion à l'histoire de la poésie américaine pendant quelques décades, les dernières décades) et je ne veux pas dire que le poète qui tend vers la contemplation de l'immuable doit être académique. Mais la poésie américaine, par exemple, sous l'influence de T. S. Eliot, et du *New Criticism*, a produit un grand nombre de poèmes qui sont académiques, universitaires. D'autre part, maintenant, la jeune génération que j'observe, tout ce qu'on appelle la *underground press* est pleine de poèmes sur les thèmes sociaux et politiques, mais de poèmes qui sont hystériques. Il faut ajouter encore une chose. Je crois que la manière dont la poésie sur les sujets sociaux et politiques vieillit, si c'est une poésie pas très bonne, c'est qu'elle nous paraît hystérique après une décade ou deux, n'est-ce pas? Tandis que la poésie centrée sur l'éternel, sur l'immuable, si elle n'est pas particulièrement bonne, vieillit d'une autre manière, elle nous paraît du papier, de l'académisme. C'est ça ce que je voulais dire.

JAMES MASON COX (*États-Unis*):

I was thinking of one or two possibilities of exploring poetry as it exists, and the form today, and also the possibility for growth, growth in terms of leadership, growth in terms of effectiveness and in terms of mass comprehension. For example, for a radio station I wrote sometime ago a poem on Lewis Howard Latimer. He was

the co-inventor of electricity. He died a black man, unrecognized. At long last through my poetry, through the efforts of Congress and many others, they have erected a school in his honour. Now, next year a postage stamp will be issued. I am just giving this as one example of what can be done to people, whether through Parliament or through a mass medium, or a newspaper. What can be done to arouse names, people that are forgotten, and I think the whole question of freedom, whether it was with Alexander Pushkin or whether it was with James Joyce, there has always been the censorship those that have swam against the stream, and it is one of the problems we should consider, and is one of the things that we are confronted with today. Whether a country calls itself a democracy, or whether it calls itself something else, or whatever we may call it. We must recognize certain facts, not only a question of a colour-curtain, which is international, but a question of economics, a question of power, and I think the poets have a duty and obligation to penetrate this.

DENISE LEVERTOV (*États-Unis*):

I just want to say that engaged poetry is not necessarily sentimental poetry. I think this is a very simplistic way of looking at engaged poetry. Mr. Guillevic, and I think some other people, if I heard them correctly, said already something about the fact that poetry, good poetry, is written by the whole man, not just with some fragment of the poet's being. The more of the poet that is in the poem, that is to say you know, the intellect, the writer's feelings, his viscera, his whole being, the better the poem is going to be. I don't know if anybody actually said this, but I think they did, and I am saying it anyway. The mistake is to suppose that engaged poetry means poetry that is purely topical and political « of the moment »; that engaged poetry means poetry written out of opinion. This is not what engaged poetry really means. I spent the Summer editing an anthology of poems for a pacifist organization in the United States. I read poems by almost 200 poets and I selected about 55 poems for this anthology which is very small because it's a calendar. Just 52 weeks in a year, plus a few. All these poems I consider to be « engaged » but only a certain percentage of them, though they are all written by contemporary poets, are directly about the political situation. I consider them all to be engaged because they are all written in the knowledge, the deep and anguished knowledge, that we are living at war. Some of them are about the war in VietNam, some of them are about other wars, some are about what it might be like to live at peace, which

in our lifetime we have never known ; some are about walking in the country, you know, but always in the knowledge that we are *living at war*. These are engaged poems, not sentimental poems, and they are not merely topical poems. They are not written out of opinions. They are written out of the whole being of the people who wrote them. That is all I want to say for now.

PIERRE SEGHERS (*France*) :

En écoutant cette discussion sur la poésie « engagée », je me crois revenu à vingt-cinq ans en arrière, quand nous étions nous-mêmes, en France, devant cette question : cette poésie combattante est-elle vraiment poésie, ou ne l'est-elle pas ? C'est un problème qui est un peu lointain pour nous, je dirais volontiers que c'est une histoire de « la haute-époque » ! Un serpent de mer qui renaît, s'enfonce dans les profondeurs, puis réapparaît. Il faudrait à nouveau essayer d'approcher ce qui fut fait, en poésie, en ce temps-là.

Il n'y a pas de poésie engagée ou non-engagée, s'il n'y a pas « poésie ». Je veux dire que les bons sentiments, l'engagement, le courage ne suffisent pas pour écrire des poèmes dignes de la poésie. L'éloquence, la rhétorique, l'anathème et la vocifération ne sont pas poésie. Le don de poésie, le don de l'écriture de la poésie sont indispensables. « On ne fait pas des poèmes avec des idées, on écrit des poèmes avec des mots ! » disait Valéry à Degas (ou à peu près). Je persiste à penser qu'il est regrettable de voir le plus mauvais pseudo-poète français, celui qui a le plus grand nombre de rues et d'avenues dans Paris, j'ai nommé Paul Déroulède, demeurer à ce point honoré. La poésie cocardière, la déclamation mystificatrice me font horreur. En revanche, je trouve naturelle la démarche d'autres poètes, plus secrets, qui attisent dans la nuit des circonstances le feu de la liberté, le feu de la révolte. Allusifs, intérieurs, ils ne constituent pas l'écriture, ils ont pour le langage et pour l'art poétique le respect qu'il se doit.

Lorsque les circonstances les étreignent, ces hommes ne sont pas chargés par d'autres d'écrire des poèmes de résistance. Ils poussent un cri totalement désintéressé. Ils font partie d'une humanité déchirée en un temps difficile, douloureux. À ce moment-là, ils crient comme des brûlés, et ce cri est poème. Pierre Emmanuel disait tout à l'heure, et je reprends ce qu'il disait : en France, entre 1940 et 1944, étant occupés par l'ennemi, nous avons écrit non pas un chant de combattants, mais retrouvé en nous nos propres sources, notre cohésion, la vie profonde de nos mots, et su mieux qu'avant ce qu'ils voulaient dire. Nous nous sommes, chacun pris

à part, sentis responsables, molécule vivante d'un corps malmené. Nous avons retrouvé la communication, cette communication dont parlait l'auteur de *Combats avec tes défenseurs*. Il est vrai que les poètes sont souvent peu et mal entendus, mais dans les circonstances historiques de la résistance, cette poésie fut naturellement un appel, un chant, un moyen de vaincre la solitude, la prison, et de se reconnaître. Les poètes français, dès 1940, ont été les premiers à se retrouver par le langage de la poésie. Elle a été ce qui les a rassemblés, ce qui a fait d'eux un fagot d'espoir, d'épines et de colère. Je dois dire que, pour moi, cette poésie fut aussi réflexion, une approche de la communication comme de l'approfondissement. Elle fut inséparable du secret du langage et du secret de l'homme. Au-delà de l'événement, elle demeurait langage, un *canto-jondo* un chant profond.

GUY SYLVESTRE (*Canada*) :

Si vous le voulez bien, nous allons mettre fin ici au colloque de cet après-midi. Nous allons terminer la séance d'aujourd'hui sur ces paroles de monsieur Seghers, et nous reprendrons la discussion demain matin, à la suite des communications qui nous seront présentées par le poète russe Siméon Kirsanov, le poète américain Denise Levertov et le poète allemand Hans Egon Holthusen. La séance de demain matin sera présidée par le poète belge Karel Jonckheere.